



ROBERT CHARLES  
WILSON

actusf



présente

## **BIOS**

Robert Charles Wilson



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

*Celui-là est pour Sharry  
qui a vu clair en moi.*

## Prologue

Profondément enfoui dans le bras de la fille, le régulateur ressemblait à un œuf pâle au creux d'un nid de capillaires.

Anna Chopra écarta les tissus à légers coups de scalpel hémostatique. Elle s'efforçait de réfréner le tremblement de ses petites mains expertes.

Elle avait pleinement conscience d'accomplir un sabotage : elle effectuait une intervention chirurgicale non autorisée ; pire, elle touchait à un instrument des Trusts. Elle violait la loi, sinon son serment d'Hippocrate.

Se retrouver seule en présence de la fille inconsciente et sous sédatifs avait renforcé la tentation. Sur Terre, elle aurait eu des confrères et des étudiants autour d'elle dans la salle d'opération. Sur Terre, on avait toujours des gens autour de soi. Mais là, elle n'avait, en tout cas pour le moment, que des machines silencieuses et des instruments chirurgicaux se balançant au bout de câbles en spirale dans l'environnement de quasi-apesanteur. Aucun public et donc pas de témoins : on pouvait lui faire confiance... du moins à ce que s'imaginaient les Trusts.

Inséré des années auparavant dans la chair de la fille, le thymostat avait fonctionné sans faillir et ne montrait aucun signe de faiblesse. « Le thermostat de l'âme », ainsi son professeur à Calcutta avait-il surnommé ce biorégulateur bien ordinaire, cette glande artificielle chargée d'égaliser les humeurs, de soutenir la vigilance et de supprimer la fatigue. Le régulateur surveillait en permanence la composition du sang et libérait des doses autosynthétisées de neurotransmetteurs et d'inhibiteurs. Anna Chopra elle-même en portait un, à l'instar de presque tous les techniciens et cadres terriens.

Mais cette fille-là – une jeune femme, en fait, même si, du haut de ses soixante-dix ans, Anna Chopra la considérait comme une enfant – cette Zoé Fisher était différente. Elle avait été créée par la branche Mécanismes & Personnel des Trusts, puis élevée et adaptée en vue d'une mission sur le lointain monde d'Isis. Une machine humaine, au fond. Dotée d'une biorégulation extrêmement précise : Anna ne doutait pas qu'avant même de savoir parler, la fille avait eu le moindre de ses mauvais rêves et de ses moments d'extase examinés, mesurés et apaisés par le petit mais complexe thymostat.

Le biorégulateur avait étendu ses vrilles – sondes et perfusions – dans l'artère humérale et les collatéraux cubitiaux. Anna sectionna les connexions avec un soin tout professionnel et s'assura que les morceaux restants s'autosutureraient avant de se fondre dans la paroi battante de l'artère. Quant au thymostat lui-même, œuf de rouge-gorge saturé de sang, elle l'introduisit dans la glissière à déchets médicaux. Quelques gouttelettes de sang dérivèrent en direction d'un aspirateur à air.

Pourquoi ce petit sabotage, et pourquoi maintenant ? Peut-être une vie d'obéissance avait-elle laissé à Anna Chopra une impression d'inutilité, d'obsolescence. Peut-être cette fille lui rappelait-elle ses sœurs, dont trois avaient dû être vendues aux bordels d'État de Madras après les revers financiers de sa famille.

Les résidentes de ces établissements étaient heureuses, à ce qu'on disait, soigneusement formées et intégralement biorégulées.

La jeune Zoé Fisher n'avait sans doute jamais approché un bordel. Ce thymostat n'en faisait pas moins d'elle une esclave, aussi sûrement que si elle avait porté des fers aux pieds ou un carcan

autour du cou. Aucun des nombreux techniciens des Républiques de Kuiper qu'Anna Chopra avait rencontrés depuis son départ de la Terre ne portait de régulateur. Elle en était venue à apprécier leur spontanéité, leurs sautes d'humeur, leur côté brut, naturel. Elle aurait pu être comme ça, elle aussi, si l'occasion s'était présentée. Ou dans une autre vie.

Que les Trusts découvrent ce qu'il se passe quand une de leurs marionnettes se réveille sans ses fils.

Oh, le vol serait très probablement éventé et le biorégulateur remplacé. Mais peut-être pas. Zoé Fisher devait se rendre sur Isis – l'avant-poste humain le plus distant, bien au-delà des kibboutz isolés des Républiques de Kuiper. Une frontière, sur laquelle le pouvoir des Trusts était limité.

Anna Chopra referma l'incision, qu'elle scella à l'aide d'un gel riche en nanobactéries régénératrices. Son sabotage accompli – un sentiment de culpabilité l'envahit aussitôt –, elle procéda à l'opération qu'on lui avait confiée. Elle fit pivoter le corps inconscient dans le harnais chirurgical et incisa les muscles abdominaux afin de remplacer un filtre sanguin dont le fonctionnement ne donnait plus satisfaction. Zoé regorgeait de nouvelles technologies, comme ces amplificateurs de système immunitaire d'un type inconnu d'Anna. Des biomodules blancs couverts de sang, groupés autour de l'aorte abdominale à la manière d'œufs d'insecte sur une herbe à coton. Ignorant ces dispositifs mystérieux, elle remplaça le filtre rénal défectueux. Elle appliqua ensuite une nouvelle dose de gel afin de refermer le tissu musculaire.

Anna en avait terminé. Elle programma l'anesthésiat, un imposant robot tractable noir, afin qu'il ramène Zoé à un état de sommeil naturel et continue le goutte-à-goutte analgésique. Elle enleva enfin ses gants et s'écarta du harnais chirurgical.

Le tremblement de ses mains était désormais perceptible. Ses soixante-dix ans ne représentaient que la moitié de l'espérance de vie moyenne d'un cadre senior ou d'un membre des Familles, mais Anna était juste une technicienne de niveau trois et ses télomères s'épuisaient vite. Son plan de carrière prévoyait une admission dans un hôpital gériatrique terrestre avant la fin de la décennie. Elle pourrait y laisser ses mains trembler tout leur souïl, en attendant qu'une maladie dégénérative ou que le quota d'euthanasie mette un terme à son existence. Une existence fonctionnelle, une vie parfaite de citoyenne des Trusts et de serviteur des Familles.

À l'exception de cet unique geste de défi.

Elle jeta un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule, alors même que personne n'aurait pu assister à son crime. Le petit objet cométaire – Phénix – était désormais presque désert, il n'y restait que le personnel indispensable à la préparation du lancement Higgs. Elle n'avait pas non plus à se soucier d'une éventuelle preuve matérielle, étant donné qu'il ne resterait bientôt rien de Phénix, sinon une poignée éparse de particules radioactives et quelques rayonnements de Cherenkov.

Cendres et poussière. L'idée l'apaisa quelque peu. Son rythme cardiaque ralentit. Il ne resterait, se dit Anna, que braises, cendres et poussière.

Phénix avait ainsi été baptisé par les techniciens kuipers, qui tenaient à ce que chaque monde, aussi modeste soit-il, ait un nom avant de cesser d'exister.

Phénix tournait autour du Soleil au-dessus de l'écliptique et bien au-delà de l'orbite de Neptune, dans le désert du système solaire. Dans quelques heures, il mourrait de la manière la plus spectaculaire qui soit. Et au moment même où il disparaîtrait du système, Zoé Fisher en disparaîtrait, elle aussi.

Ils avaient beau avoir répété tous leurs gestes un nombre incalculable de fois, les techniciens qui la préparaient pour le lancement semblaient lui vouer une admiration mêlée d'un certain effroi, sans doute suscités par les forces auxquelles elle allait être soumise. Si on les laissait faire, se dit Zoé, ils écriraient leurs noms sur mon corps, comme ces pilotes de guerre qui, au XX<sup>e</sup> siècle, apposaient leurs signatures sur leurs missiles.

Mais elle n'était pas un missile. Rien qu'une cargaison d'un mètre soixante-cinq et de cinquante-neuf kilos. Au même titre que les trois autres humains, les centaines de souris clonales et d'embryons de porcs ou les diverses fournitures à destination d'Isis. Tout ceci serait très bientôt chargé dans les profondeurs de la sphère de Higgs, enfouie dans le cœur de glace de Phénix.

Zoé était assise, à moitié enchâssée dans son armure, quand le superviseur de la phase de pré-lancement – un de ces kachos terrestres à long visage qui s'occupaient des vaisseaux spatiaux et de leurs cargaisons mais n'oseraient jamais rêver de voyager à leur bord – s'approcha d'elle, les lèvres crispées en une grimace. « Un appel pour vous, citoyenne Fisher. »

À un stade si avancé dans la séquence de lancement, se dit-elle, cela devait être quelqu'un au bras particulièrement long, quelqu'un de haut placé dans les Trusts ou au moins – oserait-elle l'espérer ? – dans la branche Mécanismes & Personnel. Elle avait déjà tout le bas du corps enseveli dans l'encombrant dispositif de voyage, des fourreaux métalliques trop massifs pour être soulevés, quelle que soit la rotation, sans l'aide de puissants mécanismes hydrauliques. Elle se sentait comme un chevalier errant qu'à l'aide d'un treuil on s'apprête à installer sur son cheval. Impuissante. « Qui est-ce ?

— Votre superviseur M&P, depuis les installations de Deimos. »

Theo. Évidemment. Elle sourit. « Faites flotter un moniteur par ici, s'il vous plaît. »

Il fit triste figure mais obtempéra. Comme toutes les chambres creusées dans le fragment cométaire, celle d'habillage était bondée. On avait expédié la plus grande partie de Phénix afin d'y installer la cargaison et le lanceur à fusion, puis expédié les débris riches en eau de ce petit monde vers des points de récupération plus proches du Soleil. Ces chambres pressurisées restaient rudimentaires : pourquoi prendre la peine d'aménager un habitat qui finirait vaporisé sous peu ? La pièce n'était pas moins spartiate qu'au moment où les constructeurs Turing l'avaient livrée, avec le matériel médical et technique réparti au petit bonheur sur les parois plates et blanches.

Au moins avait-elle les mains libres. Zoé toucha du doigt la zone d'identification du moniteur.

Avrion Theophilus apparut aussitôt. Theo était un homme âgé qui entamait la première décennie de son second siècle. Ses cheveux étaient blancs bien qu'encore épais, sa peau pâle mais souple. Il la salua en haut-anglais, ce qui provoqua des échanges de regards gênés entre les techniciens d'origine kuiper.

Il s'excusa de son interruption. « Je voulais te souhaiter bonne chance, même si tu n'en as pas besoin. Je sais qu'il ne reste plus beaucoup de temps. »

Plus assez. Ou trop. Zoé ne parvenait pas à mettre un nom sur ce vide qu'elle ressentait au creux de l'estomac. « Merci. »

Elle aurait voulu qu'il soit sur place pour lui dire au revoir en personne. Son mentor lui manquait. Elle l'avait quitté plus d'un an auparavant, dans un jardin solaire de Deimos. Theo ne pouvait pas venir sur Phénix : il y aurait emmené sa flore intestinale. Or Phénix était propre – c'était même, à l'heure actuelle, l'environnement habité le plus propre du système. Les bactéries bénignes de Zoé, et autres auto-stoppeurs biologiques, avaient été systématiquement éradiqués et remplacés, le cas échéant, par des nanobactéries stériles. Les techniciens eux-mêmes, qui arrivaient pourtant des

colonies kuirpers dépourvues de microbes, avaient été décontaminés avant de prendre leur service sur Phénix.

« Courage, petite, dit Theo. Il y a l'air d'avoir foule là-bas. »

Une multitude de techniciens se pressait en effet dans la pièce tel du bétail dans un enclos, et tous attendaient avec impatience la fin de leur conversation. « Ils me traitent comme si j'étais radioactive, chuchota-t-elle.

— Ce que tu n'es pas. Alors qu'eux le seront, s'ils n'évacuent pas à temps. Il y a de quoi les rendre nerveux. Nous devrions les laisser terminer leur travail.

— Je suis contente que tu aies appelé. » C'était bon de le revoir, avec son visage des Grandes Familles, si calme et si fier. Avrion Theophilus était le seul être humain à qui Zoé ait accordé toute sa confiance, et s'en séparer avait constitué la partie la plus pénible de sa mission – du moins jusqu'à présent. Paradoxe ? On l'avait élevée et ajustée afin qu'elle supporte la solitude. Mais Theo, ce n'était pas la même chose. Theo sortait de l'ordinaire. C'était... eh bien, c'était Theo.

Ce qu'elle avait connu de plus proche d'un père.

« Sois prudente, Zoé. » Il eut une hésitation. « Tu sais que je t'envie.

— J'aimerais tant que tu viennes avec moi.

— Un jour, peut-être. Bientôt, avec un peu de chance. »

Des paroles mystérieuses, mais Zoé ne lui demanda pas d'explications. Theo avait toujours voulu voir Isis. Et dans un sens, il s'y rendait vraiment avec elle. On ne peut emmener beaucoup de bagages sur le pont qui mène aux étoiles, avait-il coutume de dire. Mais les souvenirs ne pesaient rien, et ceux qu'elle avait de Theo étaient enfouis au plus profond de son être. Elle essaya de le lui dire, mais sa gorge se serra.

Il lui adressa un sourire d'encouragement – et soudain, il avait disparu. Un technicien écarta le moniteur.

Le temps s'écoulait vite, désormais. L'anneau de confinement inclus dans l'équipement de voyage claqua autour de son cou, lui immobilisant la tête. Toutes les répétitions passées ne rendraient pas la partie moins inconfortable : il lui faudrait endurer un confinement paralytique et une obscurité absolue, du moins jusqu'à ce que le système médical s'active et que la combinaison commence à abreuver son corps de molécules narcotiques et anxiolytiques. *Je vais dormir dans cette boîte d'acier*, pensa Zoé.

Elle attendit que l'énorme casque la cloître dans le noir. Dans sa cage thoracique, son cœur battait à tout rompre.

Le reste de l'équipe technique, dont Anna Chopra, quitta Phénix dans une petite armada de fusées.

Anna aurait aimé pouvoir oublier son modeste acte de défi. Un acte stupide, bien entendu, un caprice inutile et, selon toute probabilité, sans conséquences. Elle était tentée de l'avouer, histoire d'en finir. Mieux valait une euthanasie prématurée que dix ans de plus dans un service gériatrique.

Et pourtant... avoir enfin, à son âge, un secret qui vaille la peine d'être gardé lui procurait un intense plaisir secret.

Avait-elle rendu service à la fille ? Si elle l'avait cru au moment où elle appliquait le scalpel sur sa peau, Anna en doutait désormais. Quand Zoé Fischer s'éveillerait, privée de son filet de sécurité neurochimique, le changement ne serait pas évident. Ses récepteurs neuraux mettraient des semaines, voire des mois, à détecter l'absence de thymostat et à y réagir. Les symptômes



s'installeraient petit à petit, de façon peut-être assez progressive pour qu'elle parvienne à s'adapter à une vie non régulée. Il se pourrait même qu'elle apprenne à s'aimer ainsi. Mais les Trusts découvrirait tôt ou tard la vérité. Le thermostat serait alors remplacé, éliminant cette nouvelle nature que Zoé aurait distillée en elle. Point à la ligne.

Et pourtant... Tout ce qui était né devait mourir, sauf peut-être les Trusts ; et si l'existence avait une quelconque signification, une vie brève valait mieux que pas de vie du tout. Au plus profond d'elle-même, Anna chérissait l'idée que cette Zoé Fisher, ce bébé-éprouvette de Mécanismes & Personnel, puisse échapper à l'emprise des Trusts, ne serait-ce qu'une journée.

*Fais quelque chose, Zoé, pensa Anna. Quelque chose d'insensé, de tapageur, de grand. Pleure, tombe amoureuse, écris des poèmes. Ouvre grands les yeux sur ton nouveau monde.*

Elle régla l'écran de sa cabine afin d'obtenir une vue extérieure sur Phénix, qui n'était déjà plus qu'un infime point lumineux dans un puits d'espace vide. Elle tenait à voir le lancement, la fleur radieuse de la fusion et l'aurore intense quand celle-ci s'éteindrait.

Comateuse, immobilisée, Zoé était devenue un objet inerte parmi d'autres à convoier par tractible au fond des installations de lancement, où il serait placé dans la sphère de charge utile ; ladite sphère se trouvant elle-même suspendue par d'énormes pylônes au milieu de la cavité creusée au cœur de la roche et de la glace du massif. Des lentilles de matière exotique semblables à d'énormes cristaux octogonaux encerclaient la sphère. Elles seraient détruites avec le reste de Phénix, mais seulement quelques femtosecondes après avoir rempli leur rôle.

Le corps cométaire était pourvu d'une fusion à champ induit. Ni Zoé ni les robots tractibles n'avaient conscience du compte à rebours que déroulaient les nombreux processeurs en surfusion de Phénix. La détonation serait déclenchée par les processeurs présents à l'intérieur même de la capsule de chargement, dès que les dispositifs de sécurité se déclareraient satisfaits.

C'était le troisième lancement interstellaire de l'année. Chacun revenait aussi cher qu'un nouvel habitat kuiper ou qu'une ferme aérienne sur Mars. Un pourcentage significatif de la production économique du système solaire avait été canalisé dans ce projet. Jamais, depuis l'époque historique des missions Apollo et Soyouz, une exploration n'avait été aussi difficile à gérer et à financer.

Le point de non-retour était désormais atteint. Des microrupteurs immobiles depuis plusieurs mois prirent enfin leur alignement final.

Zoé dort, et si elle rêva, ce ne fut que de mouvement, d'une séparation aussi laborieuse que le vèlage des glaciers.

Dans ses rêves brillait une lumière éclatante.

## **PREMIÈRE PARTIE**

## 1.

Transférée sans connaissance dans la station orbitale d'Isis, quasiment dépourvue de fenêtres, Zoé mourait d'envie de jeter un coup d'œil sur son nouveau monde. À tel point qu'elle envisageait une sérieuse violation du protocole.

Certes, elle pouvait afficher des images d'Isis sur n'importe quel écran. Elle en avait d'ailleurs déjà vu pendant la plus grande partie de sa vie, presque tous les jours, relayées à Sol par la station orbitale ou transmises par l'interféromètre planétaire.

Mais cela ne lui suffisait pas. Elle se trouvait sur les lieux, après tout, en orbite basse à quelques petites centaines de kilomètres de la surface de la planète. En un instant, elle avait franchi une distance supérieure à celle que couvrirait un vaisseau conventionnel durant une vie humaine. Elle était parvenue à l'extrémité ultime de la diaspora terrienne, au bord vertigineux de profondeurs abyssales. Elle avait bien mérité un regard direct sur la planète qui l'avait attirée si loin de chez elle, non ?

Jadis, les astronomes désignaient par « première lumière » la vue qu'ils découvraient dans un tout nouvel instrument optique. Zoé avait observé Isis avec tous les instruments possibles, mais pas à l'œil nu. Elle voulait maintenant cette vue directe, sa première lumière à elle.

Au lieu de quoi elle venait de perdre trois jours en observation à l'infirmerie de la station, puis une semaine à tourner en rond dans la cabine qu'on lui avait assignée en attendant qu'une place se libère sur le tableau de service. Dix jours depuis le transfert, dix jours sans ordres, sans planning, sans rien d'autre que quelques mots de la part de l'administration. Tout ce qu'elle avait vu depuis son arrivée se limitait, à part le service de réanimation de la division médicale, aux parois légèrement concaves et au sol métallique du cagibi dans lequel elle logeait. La liste des heures des repas, un code d'accès, son numéro de résidence et un badge à son nom constituaient les seules communications officielles qu'on lui avait adressées.

Zoé rassembla donc tout son courage pour solliciter un rendez-vous avec Kenyon Degrandpré, le directeur de l'avant-poste. Sa propre impertinence l'effrayait. Elle aurait sans doute dû en parler tout d'abord à son chef de section... mais personne ne le lui avait présenté ou même expliqué comment le contacter.

On avait construit la station orbitale d'Isis en assemblant des coques de sphères de Higgs premiers modèles selon une configuration de collier de perles. Les plans affichés aux murs des corridors rappelaient à Zoé ces illustrations d'anneau benzénique dans les livres de chimie, avec les bouteilles à fusion et les échangeurs de chaleur de l'avant-poste saillant du cœur symétrique comme des chaînes latérales complexes. Le matin de son entrevue avec Degrandpré, Zoé quitta sa minuscule cabine située au fond de l'Habitat Sept et parcourut environ un kilomètre dans le couloir circulaire, presque la moitié de la circonférence de la station. Le corridor dégageait une odeur de métal chaud et d'atmosphère recyclée, similaire à celle des habitats kuipers, la perpétuelle pointe glacée dans l'air en moins. Les portes coupe-feu pendaient tels d'énormes couperets de guillotine ; les passages étroits étaient dénués de charme comme d'ouvertures sur l'extérieur. L'endroit n'avait certes pas la neutralité émotionnelle et culturelle de Phénix, mais différait tout autant d'un monde kuiper

typique, qui, lui, était rempli de couleurs, de bruits et d'enfants. L'esthétique terrestre prévalait : une fonctionnalité linéaire imposée par la stricte limitation des cargaisons.

*Les fenêtres doivent être un luxe*, supposa Zoé. D'après le plan étudié sur son terminal, le bureau du directeur de projet renfermait l'une des rares fenêtres à vue directe accessibles, un morceau de verre polarisé de huit centimètres d'épaisseur encastré dans la cloison extérieure. Les autres ouvertures se résumaient à des hublots minuscules situés dans les baies d'accostage, dont l'accès lui était encore interdit. *Mais ça n'a rien à voir*, se dit-elle. Il fallait qu'elle parle à Degrandpré de toute façon. La fenêtre n'était qu'un... eh bien, qu'un privilège.

Vu son nom, Zoé s'était attendue à un proche des Familles – n'y avait-il pas des Degrandpré parmi les propriétaires brésiliens ? – mais Kenyon Degrandpré n'était ni beau, ni imposant. Un cadre de haut rang, mais en aucun cas membre d'une Famille : il avait la tête trop allongée et le nez trop plat. De son expérience avec les plus hauts échelons des Trusts, Zoé avait compris que les directeurs au physique agréable pouvaient à l'occasion manifester une certaine générosité, tandis que les hommes laids – même si Degrandpré ne rentrait pas tout à fait dans cette catégorie, du moins selon les standards terrestres – se montraient plus enclins à s'en tenir au règlement et à ressasser des rancunes personnelles. Elle savait pertinemment – elle l'avait toujours su – que les personnalités psychorigides constituaient un rouage essentiel de la bureaucratie des Trusts. Mais l'homme qui dirigeait la station orbitale d'Isis, et donc, *de facto*, le projet Isis, devait forcément faire preuve d'un minimum de flexibilité. Forcément.

Ou peut-être pas. Degrandpré leva un instant la tête pour lui désigner une chaise, mais son attention restait fixée sur son écran.

Zoé préféra rester debout près de la fenêtre. Si toutefois on pouvait l'appeler ainsi. Elle supposa qu'avec les limitations rigoureuses qu'imposaient les lanceurs Higgs à leurs cargaisons, même un luxe aussi réduit avait dû être d'un coût exorbitant. Cela lui permettait malgré tout d'avoir son premier contact visuel direct avec la planète. Une lumière sans le moindre intermédiaire, pensa Zoé avec agitation. Une *première* lumière.

La station orbitale venait de traverser le terminateur de la planète. La longue lumière de l'aurore piquetait de clair-obscur les nuages. Des éclairs vacillaient dans la pénombre, pareils à des braises sur du velours.

Zoé avait déjà contemplé des planètes. Ainsi la Terre, vue depuis l'orbite, offrait-elle un spectacle comparable. Et elle avait passé un an à assimiler les techniques de laboratoires à pression différentielle sur Europe, où le globe majestueux de Jupiter remplissait le ciel de manière bien plus dramatique.

Mais *là*, il s'agissait d'Isis. Miroitant dans la lumière d'une autre étoile que celle de la Terre. Devant Zoé s'étendait un monde n'ayant jamais connu l'empreinte d'un pied humain, un monde étrange et vivant, d'une grande richesse biologique ; une goutte d'eau grouillante de vie, en orbite autour d'un soleil étranger. Aussi magnifique que la Terre. Et infiniment plus meurtrière.

« Un problème, citoyenne Fisher ? finit par demander Degrandpré. À moins que vous soyez venue pour admirer la vue ? Vous ne seriez pas la première, vous savez. »

Sa voix possédait ce mordant de l'autorité terrestre. Son anglais était affûté avec soin. À sa façon d'atténuer les consonnes, Zoé crut détecter un soupçon de l'École des Élités de Pékin.

Elle se lança : « Depuis mon arrivée, il y a dix jours, je n'ai parlé à aucun responsable, sinon au directeur du régime physique de l'Habitat Sept et au personnel de la cafétéria. Je ne sais pas qui est

mon supérieur direct. Les personnes censées superviser mon travail sont toutes sur la planète, où je devrais moi-même me trouver. »

Degradpré tapota l'écran avec son stylet avant de s'appuyer sur le dossier de son siège. Il était vêtu de l'inévitable uniforme kacho gris terne, et un solide collier noir encerclait son cou épais de paysan. Une chaise et un bureau en bois, un tapis en coton et une tenue de cérémonie à plusieurs épaisseurs : tout cela avait été expédié depuis la Terre à un coût que Zoé n'osait évaluer. « Avez-vous l'impression d'être délaissée ? s'enquit-il.

— Non, pas vraiment, je voulais juste m'assurer...

— Que nous ne vous avons pas oubliée.

— Eh bien... oui, Directeur, c'est ça. »

Degradpré continua à tapoter du stylet contre son écran, un bruit qui évoqua à Zoé celui de la glace quand elle se craquelle dans un verre chaud. Il semblait partagé entre l'amusement et l'irritation. « Laissez-moi vous poser une question, citoyenne Fisher. Dans un avant-poste de cette importance, où l'on soupèse jusqu'au moindre gramme et au moindre sou, croyez-vous vraiment qu'on perde *des gens* ? »

Elle rougit. « Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle.

— Au cours des six dernières semaines, nous avons procédé à quatre rotations de navette avec les stations de surface. Chacun d'eux nécessite une longue quarantaine et suit de minutieux protocoles d'accostage stérile. Les vols sont planifiés des mois à l'avance. Vous autres débarquez en vous imaginant que le goulot d'étranglement se situe au niveau du lancement Higgs, qu'en comparaison, descendre sur la planète ne doit guère représenter qu'une simple balade. Eh bien non. Je suis au courant de votre présence et de votre destination, et on vous a bien évidemment réservé une place sur la liste de rotation. Mais nous devons donner la priorité au réapprovisionnement et à la maintenance. Vous comprenez certainement pourquoi. »

*Mais puisque vous étiez au courant de mon arrivée, se dit Zoé, pourquoi le planning n'en tenait-il pas compte ? Y aurait-il eu des délais imprévus dont elle ne savait rien ?* « Je vous demande pardon, Directeur Degradpré, mais je n'ai pas vu le moindre programme. Quand suis-je censée descendre ?

— On vous le fera savoir. C'est tout ?

— Eh bien... oui Monsieur, c'est tout. » Maintenant qu'elle avait regardé par la fenêtre.

Degradpré jeta un bref coup d'œil aux lignes qui défilaient sur son écran. « J'ai une délégation de Yambuku qui m'attend dehors. Des gens avec qui vous allez travailler. Autant que vous restiez assister à la réunion. Que vous rencontriez vos collègues. » Il donnait l'impression de faire une énorme concession, alors que, bien entendu, il l'avait prévue dès le début. C'était l'une de ces manœuvres kachos qu'affectionnaient les bureaucrates : surprenez l'opposition, ne soyez jamais surpris vous-même.

« Yambuku ? s'enquit Zoé.

— C'est le nom qu'on donne à la station de surface Delta. Et Marburg désigne la station Gamma. »

Yambuku et Marburg étaient les deux premières souches identifiées de la fièvre hémorragique qui avait dévasté la Terre au XXI<sup>e</sup>. Une blague de microbiologiste. Et vraisemblablement, de microbiologiste kuiper. Le sens de l'humour terrien était terriblement limité dans ce domaine.

« Asseyez-vous, dit Degradpré. Soyez attentive et gardez le silence. Vous pouvez continuer à regarder par la fenêtre, si vous voulez. »

Zoé suivit sa suggestion sans relever le sarcasme.

L'aube avait atteint la chaîne d'îles éparpillées sur la mer occidentale. Un volcan en activité traînait derrière lui un plumet de projections d'un noir de suie. La principale masse continentale apparut, dense de forêts boréales tempérées. À un endroit, un lac enchâssé dans un antique cratère bleu étincelait à la lumière du soleil ; à un autre, celle-ci se reflétait sur un coin de glace polaire. Le sommet des nuages avait une blancheur de diamant.

Tout cela était aussi léthal que l'arsenic.

Son nouveau foyer.

Deux hommes et une femme entrèrent sans enthousiasme et prirent place à la table de conférence. Zoé resta près de la fenêtre. Elle n'avait nul besoin du conseil de Degrandpré pour se tenir tranquille : les pièces bondées l'intimidaient toujours.

Kenyon Degrandpré présenta les nouveaux arrivants : Tam Hayes, Elam Mather et Dieter Franklin, tous trois venus de Yambuku par la dernière navette.

Zoé reconnut Hayes, dont elle avait déjà vu des photos. C'était à la fois le directeur de la station Delta et le biologiste senior – en statut et non en âge – du projet Isis. Malgré cinq années de roulement sur Isis, il était assez jeune, et d'un physique plutôt agréable dans le genre fruste. Une bonne coupe de cheveux ne lui ferait pas de mal, songea Zoé. Sa barbe ressemblait à un fouillis de copeaux de cuivre. L'apparence débraillée typique d'un savant kuiper, autrement dit. Ses deux compagnons n'étaient guère différents.

« Zoé Fisher ! Nous espérons faire votre connaissance », dit Hayes, la main tendue.

Elle la saisit avec réticence. Elle n'appréciait pas les contacts physiques. Hayes n'en avait-il pas été informé, ou bien ne s'en souciait-il pas ? Elle vit sa main disparaître dans la poigne solide de l'homme. « Dr Hayes, murmura-t-elle en dissimulant sa gêne.

— Je vous en prie, appelez-moi Tam. Après tout, nous allons travailler ensemble.

— Vous pourrez faire plus ample connaissance plus tard », intervint Degrandpré. Il s'adressa ensuite à Zoé : « Le Dr Hayes et son équipe examinent le matériel dont on projette l'archivage, avant qu'il soit transmis à la Terre. »

Zoé suivit de près l'échange entre Hayes et Degrandpré, en essayant de comprendre les conflits sous-jacents. La liaison à particules jumelles vers la Terre était si étroite, si limitée en bande passante, qu'on se disputait avec acharnement les infos à transmettre. Elles devaient passer par une étape de triage dont Degrandpré était l'arbitre suprême. Il y avait donc là, face à face, Hayes, le directeur du projet Yambuku, qui résumait impatientement le paquet de données de son groupe, et Degrandpré qui, affichant distance, ennui et scepticisme, jouait un rôle exaspérant de bureaucrate des Trusts. Il tripotait son stylet, croisait et décroisait les jambes, demandait régulièrement à Hayes de clarifier tel ou tel point pourtant évident dès le départ. « Montrez-moi les visuels », finit-il par dire. La transmission d'hologrammes et de photos coûtait particulièrement cher, mais elle remplaçait les échantillons biologiques et la presse en raffolait.

Un grand écran central se déploya du plafond.

Les images du paquet Yambuku consistaient en micrographies de virus, bactéries, prions et protéines biologiquement actives, tous, comme disait Hayes, « ANL » : en Attente d'un Nom Latin. Il y avait aussi une série de photographies conventionnelles destinées à illustrer un article qu'un de ses biologistes juniors soumettait à une revue. « D'autres explosions de souris ? » demanda Degrandpré.

Zoé n'avait jamais entendu cette expression.

À en juger par sa grimace, elle ne plaisait pas à Hayes. « Des expositions d'animaux vivants, oui. — Montrez-nous ça, je vous prie, Dr Hayes. »

Le biologiste utilisa un défileur portable pour retrouver les images dans la mémoire centrale de la station orbitale. Zoé surprit, posé sur elle, le regard curieux de Degrandpré. Jaugeait-il sa réaction ? Et si oui, dans quel but ?

Elam Mather, une femme au visage charnu vêtue d'une blouse de laboratoire, se leva pour commenter les images d'une voix forte et rapide.

« Le principe consiste à évaluer la létalité et le mode d'action des micro-organismes ambiants d'Isis en les faisant passer dans une série de microfiltres. On prélève un échantillon d'air à l'extérieur de la station, au crépuscule, par un jour calme et sec. Les notes météorologiques sont jointes. Une analyse sommaire révèle un volume de matière organique avec l'assortiment habituel de gouttelettes d'eau, de poussière de silicate, etc. Après filtrage, cet échantillon est injecté dans une chambre d'isolement renfermant une souris clonale de la souche CIBA-37. »

Une image apparut sur l'écran.

Zoé la regarda, déglutit et détourna les yeux.

« On obtient le même résultat qu'avec de l'air natif non filtré, continua Elam Mather. La souris est prise de fièvre en quelques minutes et souffre d'hémorragies internes moins de deux heures plus tard. S'ensuit très vite un délabrement systémique puis des hémorragies externes et une déliquescence des tissus. Plus d'une douzaine d'espèces microbiennes étrangères ont été mises en culture à partir du sang de la souris. Une fois encore, on retrouve les suspects habituels.

« L'échantillon suivant est passé par un filtre plus fin qui, sur Terre, éliminerait spores et bactéries mais épargnerait les virus et les prions. La souris exposée à cet air meurt elle aussi – comme on le voit sur ces images – bien que la toxémie se déclare moins brutalement. Ce qui n'empêche pas d'aboutir au même résultat. »

Un mélange de fourrure et de tissu musculaire dans une mare de liquide noir. Comme si on avait passé la souris CIBA-37 au mixer. Ce qui aurait sans doute été plus gentil pour elle, pensa Zoé.

La vue de la créature morte l'affecta davantage qu'elle ne s'y serait attendue. Sa gorge se serra, et elle se demanda si elle allait vomir.

Elle plissa les yeux pour s'épargner les autres photos tout en donnant l'impression de les regarder. Les expériences suivantes confirmaient et prolongeaient les premières, sans rien apporter de bien nouveau. Soit Degrandpré voulait les voir lui-même, soit il voulait les montrer à Zoé.

*Parce que je ne suis pas microbiologiste, devina-t-elle. Il me considère comme une théoricienne habituée au confort douillet de la Terre. Comme si je ne savais pas dans quoi je mets les pieds !*

« Même avec un microfiltrage HEPA, la souris clonale finit par tomber malade après une exposition répétée à l'air natif. Dans ce cas précis, nous avons peut-être affaire à des poussières ou à des fragments de protéines susceptibles de déclencher une réaction allergique. Ce n'est plus la grosse éruption hémorragique, mais ça reste mortel... »

Dieter Franklin prit succinctement la parole : « La planète tente de nous tuer. Ça, nous l'avons montré il y a bien longtemps. Ce qui est surprenant, c'est la quantité d'énergie qu'elle y consacre. »

Degrandpré jeta un nouveau coup d'œil à Zoé, l'air de dire : « Vous voyez ? Isis vous tuera si vous la laissez faire. »

Elle garda un visage neutre. Elle ne voulait pas lui faire le plaisir de laisser voir sa peur.